

Ouverture

L'idéal de compétitivité prônée par l'économie de marché mondialisée imprègne aujourd'hui complètement les mentalités. L'idée castratrice du profit pour le profit tend, en effet, à imposer une véritable religion du chiffre et du quantifiable, coïncant la réflexion et l'action dans des certitudes inébranlables dont il s'agit de sortir. Dans ce but, il nous semble que les pratiques culturelles peuvent y contribuer à leur manière, à la condition d'en saisir la dimension politique, existentielle et esthétique.

Nous avons développé depuis plusieurs années au sein de la revue *Les périphériques vous parlent* des projets qui, à divers titres, nous ont permis de découvrir des expressions et des pratiques dans le champ culturel, sportif et artistique. Des expériences et des recherches, explorant notamment la relation entre le geste sportif et le geste artistique (voir "Généalogie de la démarche") sont à l'origine des textes et des photographies qui composent cet ouvrage également stimulé par l'apport de chercheurs issus de différentes disciplines, et avec lesquels nous échangeons de longue date.

Nous tenons à souligner que notre approche est avant tout celle de praticiens, compte tenu du fait que l'équipe des *Périphériques vous parlent* travaille depuis de nombreuses années au plan de la théâtralité, de la musique et de la danse avec le groupe Génération Chaos. Au-delà de leur caractère spectaculaire, les modes d'expressions qui, à titre divers, concernent le vivant ne sont pas pour nous des animations destinées à remplir, le temps d'un spectacle, le vide de l'espace de consommation. Nous ne verserons pas plus dans une pédanterie qui consisterait à inciter le lecteur distrait à réfléchir. Ce livre présente, certes, un certain nombre de pratiques qui engagent leurs auteurs à des performances dans le cadre expressif, sportif ou encore dans le domaine des arts martiaux. Mais il invite également à comprendre de quoi est faite la créativité de ces pratiques, à saisir les manières de penser et de vivre, les savoir-faire et les savoir-être qu'elles engendrent, de même que leur influence et les questions qu'elles suscitent dans divers domaines.

Le destin est la musique du risque.
(Beethoven)

Le choix des expressions qui composent ce livre est forcément incomplet et ne rend certainement pas justice à la diversité des disciplines et des expériences qui composent le paysage du sport ou de l'art. Ceci dit, notre intention n'était surtout pas de faire un inventaire. Ce sont des rencontres, des discussions, des attractions étranges, des passions pour des questions communes qui en ont décidé ; des échanges avec des personnes dont l'approche nous a semblé estomper les frontières entre l'esthétique et l'éthique, l'engagement physique et philosophique, le geste et l'écriture, la connaissance et l'action.

Rajoutons que cet ouvrage reflète bien évidemment la sensibilité des *Périphériques vous parlent*. Il est traversé par des questions que nous nous posons depuis de nombreuses années à travers un cheminement qui ne sépare pas le travail artistique, la réflexion politique et philosophique et des expériences menées sur le terrain social, éducatif ou politique.

La notion de performance dans les contextes de l'époque

Évoquons maintenant plus en détail les raisons qui nous ont poussés dans un même ouvrage à réunir des expressions, pour certaines qualifiées d'artistiques, de "martiales" ou pour d'autres de "sportives". En premier lieu, quelles sont donc les motivations qui nous amènent à ce sous-titre : "La performance autrement" ? Que faut-il entendre d'abord par "performance", terme qui désigne un aspect non-ordinaire de l'activité humaine ? Le terme a plusieurs sens empruntés à l'anglais *performance* qui signifie "accomplissement, réalisation, résultats réels"¹. Même s'il est employé dans de nombreux domaines, il faut noter que l'activité sportive et artistique se partagent ses faveurs à travers une autre acception du terme qui est celle du "jeu". Il y a bien sûr le *game*, la partie, l'objet ludique, mais le sens de performance se réfère surtout à un devenir qui se joue dans une action quand on dit que quelque chose "est à jouer". Relevons également que la langue anglaise désigne l'acteur comme un *performer*. L'objet d'une performance est d'éprouver l'humain (l'épreuve) dans ses capacités à se dépasser, à travers un acte qui obéit à des règles et des contraintes qui en spécifient la portée.

Mais le sens général du mot s'est progressivement rétréci au point de ne plus désigner que la finalité compétitive que le sport lui confère à travers des critères d'évaluation technique. Dans le sport, en effet, une performance est jugée la plupart du temps à partir de grandeurs (score, mesures, chronométrage, gain). Sa dimension sensible est la plupart du temps laissée aux commentaires des passionnés et des connaisseurs. Ces quantifications ont pour but de hiérarchiser la valeur de chacun sur le registre du classement, de la qualification, de la disqualification, de l'homologation, de la relégation, de l'élimination... Il y a là tout un vocabulaire qui ne peut manquer d'avoir au plan social une pertinence équivoque sur laquelle il faut nous arrêter un instant. En effet, l'idéal de performance qu'on met aujourd'hui à toutes les sauces, agace quiconque critique les dérives d'un culte du dépassement dont on dit qu'il excède les possibilités humaines, dans le sport de haut niveau tout particulièrement. Nuancions cette affirmation en précisant qu'il ne s'agit là que des possibilités humaines rapportées au physique, à l'endurance, aux mouvements visibles et aux exploits calculables.

La voix du diable

Toutes les bibles, ou codes sacrés, ont été cause des erreurs suivantes :

- 1^{er} Que l'homme a deux réels principes existants, à savoir : un corps et une âme.
- 2^e Que l'Énergie, appelée le Mal, ne procède que du corps, et que la Raison appelée Bien ne procède que de l'âme.
- 3^e Que Dieu torturera l'homme durant l'Éternité pour avoir suivi ses énergies.

Mais contraires à celles-ci, les choses suivantes sont vraies :

- 1^e L'homme n'a pas un corps distinct de son âme, car ce qu'on appelle corps est une partie de l'âme perçue par les cinq sens, principales entrées de l'âme dans cette période de vie.
- 2^e L'énergie est la seule vie ; elle procède du corps, et la Raison est la borne de l'encerclement de l'Énergie.
- 3^e Énergie est Éternel délice.

(William Blake, *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, traduction par André Gide)

Le dopage, au même titre que la contamination du sport par l'argent, a dégradé l'idée même de performance. L'entraîneur d'athlétisme Fernand Hurtebize, sur ce point, situe *"le drame du sport dans le fait qu'il ne considère plus l'homme comme sa référence mais comme son instrument"*². Cette inversion des priorités a une origine complexe dont ne rend pas compte une condamnation morale pleurnicharde qui rabat sur la psychologie individuelle ce qui relève au contraire de logiques sociales, politiques et culturelles globales. En effet, si le dopage participe de la tentative de réduire l'être humain à une ressource profilée pour le rendement et l'efficacité productive, ce n'est certainement pas là une idéologie dont le sport serait responsable³. Nous avons plutôt tendance à penser que ce dernier est forcé de se prêter à une réalité caricaturale, pour justifier aux yeux de l'opinion publique des rapports de domination imposés principalement par les objectifs de rentabilité économique dictés par le marché. Le sport que nous avons est le sport de la société dans laquelle nous vivons. Si nous changeons de société, nous aurons un autre sport et, réciproquement, tout changement dans le sport peut avoir une incidence sur le changement social.

Ceci dit, le pathétique de la performance porte en fait au miroir de la société un certain nombre de questions politiques et humaines obsédantes : en vertu de quels objectifs les individus sont-ils en compétition ? À la suite, en fonction de quelles normes et valeurs mesurent-ils leur réussite ou leur échec, se représentent-ils leur efficacité ou, au contraire, leur déficience ?

Dans un entretien accordé à notre revue, l'économiste René Passet nous racontait cette anecdote qui fait porter au management le bonnet d'âne du grégarisme ambiant : *"Une affiche publicitaire placardée sur tous les murs de Paris m'avait mis terriblement en colère, il y a quelques années. On y voyait une bande de rugbymen courir en se passant le ballon avec un seul slogan : " Soyez efficaces ! ". Mais efficace pour quoi faire ? Où couraient-ils ces braves gens ? On ne le disait pas ! L'efficacité n'a de sens que par rapport à une finalité. Cette économie qui se prétend efficace par rapport à la logique des moyens ne l'est pas."*⁴ Dans un monde où l'économie, qui est seulement un moyen pour l'homme, devient une fin

qui subordonne toute idée de développement humain, l'injonction à être performant est élevée au rang d'objectif aveugle qui désigne aux citoyens comme un progrès la sécheresse des contraintes économiques qui déterminent les buts de vie. Autre point : en faisant rimer performance humaine et compétitivité économique, la pensée unique, celle qui a pour objectif le profit, entend promouvoir une mentalité de compétiteur, moins dévoré par la passion du jeu que par la peur de perdre son emploi, son pouvoir d'achat, la gratification et la reconnaissance sociales qui en découlent. La compétition définit donc tout un système de dépendances culturelles et psychologiques aux normes d'un marché roi qui sue l'ennui télévisuel. Une nouvelle qualification de l'être de chacun – aussi absurde que tyrannique – devient possible par la valorisation d'une excellence toujours exclusive de l'autre parce qu'elle aboutit à opposer deux camps, plus précisément deux typologies sociales probatoires : les gagnants et les perdants. Pas de gagnant sans perdant et réciproquement. De cette équation des rapports humains et sociaux, il ne peut résulter que des désirs et des objectifs de vie normalisés. Cette normalisation est possible parce que la conscience de l'individu se confond avec ce que la norme prescrit, au point que celle-ci n'est plus discutée et discutable, mais doit être adoptée comme une conduite sociale parfaitement naturelle.

Cette violence de l'économie compétitive qui organise la cécité générale sur les moyens qu'elle utilise pour s'exercer en toute impunité, propage l'idée que la disqualification sociale des uns serait nécessaire à l'excellence des autres. On voudrait nous faire croire qu'elle est la condition de la vie commune et d'une richesse accrue. Or, cette excellence n'est pas l'excellence en soi, pas plus que la richesse du marché n'est un indicateur de la richesse humaine, culturelle ou sociale. L'excellence que l'on célèbre renvoie surtout à des discriminants statutaires et symboliques : le niveau de salaire, le titre, l'indice d'audience, le nombre de produits vendus et d'entrées réalisées. Elle se résume à des signes de reconnaissance médiatique facilement identifiables, à des étiquetages qui occultent constamment l'expression de la créativité humaine en jeu dans les pratiques humaines et culturelles, et bien sûr sportives. Il est clair que nous n'adhérons pas à ce type d'idéologie. Son seul avantage est d'entretenir la résistance de ceux qui entendent bien échapper à la

médiocrité et au formatage d'un marché débitant la vie en clichés exportables, en tout lieu et à toute heure.

La compétition met en lice des forces poursuivant le même but dans une course impitoyable où chacun est acculé à éliminer le concurrent. Mais il faut relever que, de son côté, le mot "compétition" vient du latin *cum petere* qui signifie "chercher avec", et non pas "éliminer l'autre", le sens que l'on exalte actuellement³. C'est cette perspective qui anime l'état d'esprit de notre démarche. C'est à partir d'elle que nous souhaitons faire état de voies singulières, de résistances et d'existences qui constellent la trompeuse uniformité de notre époque, en mettant en question la perception même de la culture.

Un théâtre de la connaissance en acte

Quand on convient que le corps participe de la production de culture, on ne peut ignorer – en tout cas dans nos sociétés occidentales –, qu'on lui oppose souvent comme allant de soi les disciplines dites de l'esprit, dont le sérieux sied aux vieilles ganaches. À partir du moment où on s'imagine que le savoir a une origine et une consistance essentiellement intellectuelles, un cloisonnement s'ensuit inévitablement entre le savoir et le corporel. On est convaincu que la seule terre d'asile, le seul lieu d'énonciation que se reconnaîtrait la pensée serait le discours, l'écrit, la communication savante. Ce cloisonnement est souvent justifié par le besoin de créer une hiérarchie plus ou moins consciente des formes culturelles. La conséquence en est souvent des antonymies têtues qui opposent alors la réflexion et l'action, la pratique et l'expertise. Il s'ensuit une véritable schize entre la pensée et le corps aux conséquences incalculables. Et il est peu aisé de sortir d'un cadre de vie et de pensée rivé à des préjugés que le sens commun branle à travers les sarcasmes et la haine fascisante qui met aux prises les "intellos" et les "musculos". Plutôt que de "culture du corps", d'"expression corporelle" ou de "culture physique", qui seraient des sortes de dépendances régionales et déshéritées des manifestations de la connaissance, nous préférons parler quant à nous d'une inscription

de la culture et du savoir dans le corporel. Nous partageons le point de vue de Jean-Marie Pradier quand il affirme qu'il convient de délaissier "*la pensée dualiste selon laquelle on conçoit des activités symboliques sans corps et des applications corporelles sans application cognitive et psychique*". Dans le prolongement de cette vue, notre but à travers ce livre, a été de spécifier les contextes et les conditions à partir desquels rendre perceptible une connaissance en acte à travers des recherches, des expérimentations et des conceptualisations ayant lieu dans des domaines variés. Ce sont, en l'occurrence, les stratégies et les objectifs cognitifs relatifs aux prouesses de différents acteurs que nous proposons d'explorer ici.

Soulignons que ces pratiques ne se réduisent pas à l'exposé d'un ensemble de techniques, à des explications spécialisées de ce que les uns et les autres font. Par la nature de la quête et des exigences à laquelle ils engagent leurs auteurs, ces différents styles sont plutôt des "techniques de l'existence" pour reprendre cette belle formule de Michel Foucault : des Tèkhnè, éclairant chacune à leur manière un certain rapport à soi-même, aux autres et au monde.

Pour cette raison, notre démarche présente un caractère forcément transdisciplinaire qui est le reflet d'une complexité à laquelle il est difficile d'échapper. Nous ne voulions pas en rester à des survols, ni non plus tartiner de textes un livre dans lequel l'image tient une grande place. Cette transdisciplinarité traduit aussi la volonté de personnes et de groupes qui ressentent à un moment donné le besoin de sortir des frontières de leur discipline pour voir ce qui se passe ailleurs et aller "chercher ensemble", dans d'autres domaines, ce que leur savoir ou leur pratique particulière ne peut leur offrir. Sans une telle ouverture, cette entreprise aurait été sans doute impossible à mener. Car la rencontre est certainement la voie royale de toute créativité.

Si nous portons un regard sur certaines pratiques, c'est pour prendre la mesure de leur émergence, de leur apport à la pensée commune, ou pour d'autres d'en éclairer les faces cachées, comme le surf et les sports de glisse qui bénéficient déjà d'un large écho. Dans tous les cas, nous avons essayé de nous tenir au plus près de la spécificité des

uns et des autres. Nous étions bien conscients, durant la réalisation de ce livre, qu'il nous fallait éviter d'amalgamer des expressions qui n'ont ni les mêmes objectifs, ni n'usent des mêmes moyens. Il nous a paru, au contraire, que c'était justement par le jeu de leur différence qu'elles pouvaient dialoguer ensemble. Entre le surf et le parapente, l'art du déplacement (le Parkour) et l'art martial, la théâtralité, la danse et les points de vue de chercheurs, la construction non-linéaire du livre renvoie au souci d'opérer plutôt une sorte de partage des préoccupations.

À travers des entretiens et des contributions diverses sous forme de textes et l'apport déterminant du travail photographique, cet ouvrage, dont la réalisation a été coordonnée par *Les périphériques vous parlent*, a nécessité une constante concertation entre les protagonistes sollicités pour y contribuer, et bien sûr une amitié et une confiance évidentes.

En conclusion, nous dirons que ce travail se présente au final comme une enquête sur la créativité. En précisant toutefois que nous ne voyons pas la créativité comme la fine fleur de la spontanéité ou, à l'inverse, comme la propriété privée des créateurs assis sur leur trône. La créativité dont nous parlons décrit une activité de sortie des modèles, des évidences et des jugements de valeur dominant une époque. On pourrait discuter longuement cette idée que le mouvement de la culture est le produit d'une tension entre la culture reconnue et les cultures émergentes. La première a tendance à fétichiser des produits/création pour en faire des objets d'admiration destinés à combler les attentes d'une clientèle ciblée. La deuxième, à notre avis, oppose aux certitudes installées de la première les décadres auxquels oblige un désir de voir et de penser autrement ; en fin de compte elle aiguise un nouvel appétit de vie. C'est dans cette mesure que nous pouvons faire nôtre cette citation de Marc'O précisant que "*l'art, c'est l'art d'en sortir*".

La rédaction des Périphériques vous parlent

Une nouvelle culture apparaît : culture de la mobilité, de l'aléatoire, de l'expérimentation ; culture de la précarité assumée et retournée contre cette société qui prétend expliquer le chômage par l'insuffisante "employabilité" des chômeurs et leur manque d'assiduité dans la course derrière l'emploi introuvable.
(André Gorz)

1 Définition tirée du *Dictionnaire historique de la langue française* (éd. Larousse).

2 Citation tirée d'un entretien paru dans *le Monde* du 15 mai 2000.

3 Il faut se méfier d'un certain nombre de critiques sociologiques qui font du sport l'expression la plus triviale d'une idéologie de conditionnement des masses (aujourd'hui capitaliste, naguère fasciste ou stalinienne). Ces analyses si peu nuancées coupent court à toutes possibilités de réponse comme d'ailleurs tous les discours qui partent du présupposé que tout le monde est manipulé et conditionné. Il s'agit la plupart du temps d'asseoir le pouvoir de l'esprit et la pensée critique "cul-de-plomb" sur des manifestations qui seraient indignes de postuler à une signification propre. Ces auteurs prennent à témoin les dérives grégaires et fascinatrices du sport/spectacle pour jeter l'anathème sur l'activité physique comme forme inférieure, vecteur d'infantilisation des masses. C'est une donnée, certes, mais elle ne peut prétendre recouvrir la richesse des réalités, des combats, des découvertes, des pratiques qui y dérogent. On décèle dans ce type de condamnation une sorte de puritanisme de la pensée qui recule d'horreur devant les outrances du corps comme l'esprit sain devant l'érotisme.

4 Tiré du *Crépuscule de la quantité* (2^e partie des entretiens avec René Passet), in *Les périphériques vous parlent* (n° 15, été 2001).

5 Cette définition était à l'ordre du jour d'un livre du Groupe de Lisbonne intitulé *Limites à la compétitivité* (éd. La Découverte, 1994). Ce groupe dont Riccardo Petrella est le président réunit des économistes du monde entier souhaitant délégitimer du point de vue de la science économique l'idée que la compétitivité, la dérégulation généralisée au nom de la libre concurrence exacerbée, seraient les principaux facteurs de la production de richesse et de mieux-être social.